

# DU PARLER JEUNE AU PARLER DES CITÉS. ÉMERGENCE D'UNE FORME CONTEMPORAINE DE *FRANÇAIS* *POPULAIRE* ?

MARIE-MADELEINE BERTUCCI

A

partir des années quatre-vingt, ont émergé, dans ce qu'on identifie comme le français *populaire*, des formes nouvelles. Celles-ci mettent en évidence la diversité linguistique, en rendant visible la présence des langues de l'immigration. Cet état de langue correspond, dans le contexte contemporain, aux transformations sociodémographiques de la société française, et met en évidence les vagues d'immigration successives. Cette évolution se manifeste à travers les désignations de *ce/ces parler/s*. En effet, la variété de langue qui était évoquée, il y a une trentaine d'années, comme un *parler jeunes* est souvent désignée, de nos jours, comme le *parler des cités*<sup>1</sup>. Les lignes qui suivent tenteront de mettre en évidence cette évolution.

## Les parlers jeunes

La notion de parler est généralement considérée comme acquise par les sociolinguistes<sup>2</sup>, alors que la mention *jeunes* est plus problématique, bien qu'elle corresponde à un âge de la vie et à un certain mode de socialisation langagière. On constate en sus une hésitation, dans la désignation, entre parler jeunes, parler des ban-

<sup>1</sup> Comme l'indique le titre d'un des derniers dictionnaires consacrés à la question, qui porte le titre de *Lexik des cités illustré* (Alhasane SARRÉ, Alhousseynou SARRÉ, Sylla BOUDIA, Cédric NAGAU, Cindy AZOR (dir.), Éditions Fleuve Noir, Paris, 2007).

<sup>2</sup> Thierry BULOT, "Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique. Questionnements sur l'urbanité langagière", in Thierry BULOT (dir.), *Les parlers jeunes: pratiques urbaines et sociales*, Cahiers de sociolinguistique, n. 9, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, pp. 133-147: p. 133.

<sup>3</sup> Cyril TRIMAILLE, "Études de parlers de jeunes urbains en France. Éléments pour un état des lieux", in Thierry BULOT (dir.), *Les parlers jeunes: pratiques urbaines et sociales*, cit., pp. 97-132: pp. 118-120.

<sup>4</sup> Marie-Madeleine BERTUCCI, "Les dictionnaires des parlers jeunes 1980-2000: de l'argot au français non conventionnel", in Marie-Madeleine BERTUCCI, Daniel DELAS, *Français des banlieues, français populaire?*, Amiens, Encrage, 2004, pp. 47-62.

<sup>5</sup> Verlan de cité.

<sup>6</sup> Fabienne HERNANDEZ, *Panique ta langue*, Monaco, Éditions du Rocher, 1996; Pascal AGUILLOU, Nasser SAÏKI, *La Teci à Panam. Parler le langage des banlieues*, Paris, Michel Lafon, 1996; Philippe PIERRE-ADOLPHE, Max MAMOUD, Georges-Olivier TZANOS, *Tchatche de banlieue*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 1998; Jean-Pierre GOU-DAILLIER, *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2001.

<sup>7</sup> Thierry BULOT, Dominique CAUBET, Catherine MILLER, "Parlers jeunes et jeunes urbains: le nécessaire inventaire", in Dominique CAUBET, Jacqueline BILLIEZ, Thierry BULOT, Isabelle LÉGLISE, Catherine MILLER, *Parlers jeunes, ici et là-bas. Pratiques et représentations*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp. 7-15: p. 8.

<sup>8</sup> Henri BOYER, Jean-Marie PRIEUR, "La variation sociolinguistique", in Henri BOYER (dir.), *Sociolinguistique. Territoire et objets*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1996, pp. 35-77: p. 67.

<sup>9</sup> Jacqueline BILLIEZ, Karin KRIEF, Patricia LAMBERT, Antonio ROMANO, Cyril TRIMAILLE, *Pratiques et représentations langagières de groupes de pairs en milieu urbain*, Rapport de recherche réalisé en réponse à l'appel d'offre de l'Observatoire des pratiques linguistiques, DGLFLF, Ministère de la Culture, non publié, 2003.

<sup>10</sup> Henri BOYER, Jean-Marie PRIEUR, art. cit., p. 76.

lieues, parler des cités, bien qu'on soit passé progressivement, au moins en ce qui concerne les dictionnaires, de la langue des jeunes, des ados, à celle des cités. Le changement semble s'être produit à partir des années quatre-vingt-dix, au moment où l'utilisation du terme de banlieue connaît une haute fréquence et où la dimension générationnelle est associée à un espace ou à un territoire<sup>3</sup>. Une étude<sup>4</sup> effectuée sur les dictionnaires de la langue des jeunes entre 1980 et 2000 fait apparaître la même évolution. En effet, les premiers dictionnaires parus dans les années quatre-vingt avaient pour thème les mouvements de mode expliqués aux parents ou l'attitude rock'n roll. Ils bénéficiaient d'une large diffusion médiatique et se cantonnaient à la sphère générationnelle. Cependant, à partir de 1996, on a vu apparaître des ouvrages recensant le lexique de la banlieue: *Panique ta langue* et *La Teci à Panam. Parler le langage des banlieues* par exemple ou *Tchatche de banlieue* en 1998, et *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités* en 2001<sup>6</sup>. Ces dictionnaires ont contribué, de ce fait, à associer un lexique à l'espace urbain. Cette situation amène à dire que les parlers jeunes semblent être, en France, une *signalétique* sociolinguistique et socio-spatiale qui emblématise des tensions sociales et marque des lieux de sécession urbaine<sup>7</sup>.

## La notion de jeune

La langue des jeunes est très médiatisée, présente en littérature ou au cinéma, objet de nombreux articles de presse, ce qui la rend visible sans que l'objet social qu'elle constitue en acquière forcément plus de clarté théorique. Elle n'échappe pas de ce fait au stéréotype et au "cadre d'une variation sociolinguistique intra-communautaire au travers d'une spectacularisation médiatique ayant pour objet le jeune"<sup>8</sup> et par l'instauration d'un problème social spécifique des jeunes dans un mouvement de sémiotisation du social<sup>9</sup>. Cet affichage de ce qui, au départ, se présente comme une contre-légitimité, concourt en fait à son intégration et à sa récupération, du fait de sa codification par des marqueurs lexicaux notamment. Elle fait l'objet d'un processus de régulation sociolinguistique, qui la transforme en une "déviance récupérable"<sup>10</sup>.

La récupération et la spectacularisation sont incontestables mais on peut toutefois se demander si les jeunes évoqués constituent un groupe homogène. S'agit-il des

victimes de la fracture linguistique et sociale<sup>11</sup>, autrement dit de certains jeunes des banlieues<sup>12</sup>? Ou faut-il y voir un groupe plus large débordant la banlieue, voire un groupe comprenant des locuteurs ayant dépassé la trentaine, du fait de la persistance de certains traits du sociolecte<sup>13</sup>?

Sans trancher, on postulera que la catégorie *jeunes* est opératoire dans la société contemporaine car la jeunesse y constitue “une expérience de masse”, qui déborde les effectifs limités des lycéens et des étudiants<sup>14</sup> et qui n'est pas enfermée dans une définition strictement générationnelle. On peut s'interroger en revanche sur l'identité en jeu et y voir une forme “d'illusion d'une identité sociale, un imaginaire social et culturel partagé fondé sur des références communes et sur des usages symboliques communs”<sup>15</sup>. Dans tous les cas, on notera la difficulté qu'il y a à définir et à identifier la catégorie *jeunes*, relative et incertaine<sup>16</sup>. Elle ne constitue pas, de notre point de vue, l'unique critère à prendre en compte pour aborder ces parlars. Le risque encouru est d'associer à un groupe, un usage de la langue, marqué du point de vue sociologique et de faire ainsi le jeu des stratégies de minoration sociale et linguistique, qui sont présentes dans le discours commun sur ces parlars, dans la construction a priori d'une catégorie<sup>17</sup>. Le propos est moins d'analyser “le marquage en langue et en discours des lieux, des formes de spatialité”<sup>18</sup>, que de repérer à travers ces pratiques les modifications sociales en cours, et d'interroger la catégorie *populaire* et les notions qui y sont associées d'un point de vue économique et social, c'est-à-dire la pauvreté et la précarité.

## Le jeune de banlieue

Notre postulat de départ est que la banlieue constitue la forme contemporaine de la périphérie urbaine populaire<sup>19</sup>, dans laquelle se retrouvent de nombreux migrants sans héritage ouvrier<sup>20</sup>, ce qui contribue à modifier le paysage social français et notamment le visage des milieux populaires par l'arrivée de désignations ethniques et l'association de la banlieue à l'immigration<sup>21</sup>. Au plan linguistique, on voit apparaître dans les parlars urbains des mots empruntés aux langues d'origine des migrants, ce qui déplace la question, des parlars jeunes à celle de “parler véhiculaire interethnique”<sup>22</sup> et lui confère un enjeu social différent. Les pratiques des locuteurs s'organisent selon un double mouvement d'union et d'oppo-

<sup>11</sup> Jean-Pierre GOUDAILLIER, *Op. cit.*, p. 8.

<sup>12</sup> Désignés ainsi parce qu'ils sont issus des couches les plus pauvres et les plus précarisées de la société, et qu'ils vivent le plus souvent à la périphérie des villes, dans les banlieues.

<sup>13</sup> Cyril TRIMAILLE, Jacqueline BILLIEZ, “Enjeux des désignations de ‘sociolectes urbains générationnels’”, in Louis-Jean CALVET, Auguste MOUSSIROU-MOUYAMA, *Le plurilinguisme urbain*, Paris, Institut de la francophonie, Didier érudition, 2000, pp. 209-228: p. 224.

<sup>14</sup> François DUBET, Didier LAPEYRONIE, *Les quartiers d'exil*, Paris, Fayard, 1992, p. 60.

<sup>15</sup> Bernard LAMIZET, “Y a-t-il un ‘parler jeune’?”, in Thierry BULOT (dir.), *Les parlars jeunes: pratiques urbaines et sociales*, cit., pp. 75-98: p. 83.

<sup>16</sup> Cyril TRIMAILLE, art. cit., p. 105.

<sup>17</sup> Thierry BULOT, “Les parlars jeunes et la mémoire sociolinguistique”, cit., pp. 134-135.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>19</sup> Serge BOSCH, *Stratification et classes sociales. La société française en mutation*, Paris, Nathan, 2001, p. 149.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 192.

<sup>21</sup> Christian RINAUDO, *L'ethnicité dans la cité: jeux et enjeux de la catégorisation ethnique*, Paris, L'Harmattan, 1999.

<sup>22</sup> Jacqueline BILLIEZ, “Le ‘parler véhiculaire interethnique’ de groupes d'adolescents en milieu urbain”, in *Des langues et des villes. Actes du colloque international*, Paris, Didier érudition, Niamey, Agence de coopération culturelle et technique, 1993, pp. 117-126: p. 117.

sition avec le milieu environnant. Le recours à un français émaillé d'argot et des apports des langues d'origine exprime l'adhésion communautaire et l'identification au groupe de pairs, mais il est également un instrument de provocation et de mise à distance des éléments extérieurs à celui-ci<sup>23</sup>. En outre, des travaux ont montré que l'item *banlieue* est fréquemment associé à *langage* ou à *jeune* dans des verbalisations du type *langage de jeunes de banlieue*<sup>24</sup>, récurrentes dans le corpus construit, qui ferait de ce parler un sociolecte générationnel<sup>25</sup> indépendant de son ancrage dans un espace.

Enfin, l'identification à un territoire est un trait pertinent. Les jeunes sont d'abord d'un quartier, d'un espace, d'un territoire qu'ils s'approprient et qui constitue une expérience identitaire élémentaire<sup>26</sup>. Le territoire se présente comme une des formes de l'identité et comme le lieu d'une communauté d'expérience, d'une appartenance forcée, stigmatisante, mais qui fait l'objet d'une appropriation par les jeunes, car elle est parfois le seul type d'identification qu'ils ont à leur disposition<sup>27</sup>. On retrouve ici le processus de retournement du stigmaté de GOFFMAN<sup>28</sup>. C'est aussi une façon de conjurer l'altérité en instaurant des liens égalitaires<sup>29</sup>. On fera l'hypothèse que la notion de banlieue est pertinente ici, dans la perspective de la territorialisation de l'identité, à travers un mouvement de minorisation-stigmatisation.

La référence à la banlieue est cependant critiquée. Pour Jacqueline BILLIEZ et Cyril TRIMAILLE, le terme occulte le fait que les parlers des jeunes des quartiers périphériques sont présents aussi en centre-ville comme à Grenoble ou à Marseille<sup>30</sup>. La question reste ouverte, les émeutes de 2005, qui ont ébranlé les banlieues françaises, ont fait émerger la notion de la territorialisation, de manière très forte. Par ailleurs, la banlieue a une existence conceptuelle en sciences humaines et sociales, en géographie et en sociologie notamment, ce qui permet de construire des transversalités avec la sociolinguistique.

La question qui se pose, à ce stade, est de savoir si le français des banlieues constitue une version contemporaine du français populaire traditionnel, qui serait représentative des transformations sociales.

## Français populaire / français des banlieues

D'un point de vue normatif, le français populaire constitue un *classificateur déclassant*<sup>31</sup>. Comme tel, il

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> Cyril TRIMAILLE, Jacqueline BILLIEZ, art. cit., p. 219.

<sup>25</sup> Henri BOYER (dir.), "Les mots des jeunes. Observations et hypothèses", *Langue Française*, n. 114, 1997.

<sup>26</sup> François DUBET, Didier LAPEYRO-NIE, *Op. cit.*, p. 185.

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> Erving GOFFMAN, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, traduit par Alain KIHIM, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

<sup>29</sup> Jacqueline BILLIEZ, art. cit., p. 117.

<sup>30</sup> Cyril TRIMAILLE, Jacqueline BILLIEZ, art. cit., p. 224.

<sup>31</sup> Françoise GADET, "'Français populaire': un classificateur déclassant?", in "Argots, 'français populaire' et langues populaires", *Marges linguistiques*, n. 6, 2003, pp. 103-115 ([marges.linguistiques.free.fr](http://marges.linguistiques.free.fr)).

s'inscrit dans le contexte de minorisation-stigmatisation qui nous occupe. Il désigne "un ensemble de formes non standard" et correspond à "un construit social hétéroclite" porteur d'une "fonction déclassante implicite"<sup>32</sup>. La notion d'hétérogénéité sociale est importante ici et elle correspond sur le plan linguistique à des pratiques langagières marquées par la variabilité et l'instabilité. De ce point de vue, la notion de français populaire est plus englobante que celle de langue des jeunes.

La question de savoir si la langue des jeunes constitue "une variété indépendante de la description traditionnelle des traits populaires"<sup>33</sup> repose sur l'existence potentielle de traits distincts. La langue des jeunes se caractérise par la courbe intonative et l'accentuation<sup>34</sup> et par le lexique. En revanche, au plan grammatical, elle ne se distingue guère du français populaire, manifestant des traits caractéristiques des variétés orales<sup>35</sup>. Sans pouvoir observer de bouleversements majeurs, force est de constater que l'innovation cependant est présente dans la langue des jeunes à travers deux traits qui se démarquent des éléments héréditaires: le verlan et l'hybridation<sup>36</sup>.

Ceci conduit à dire que la langue des jeunes, dans la perspective de l'existence d'un français des banlieues, interroge et remet en cause la notion de français populaire pour plusieurs raisons.

La première tient, au-delà des éléments formels, aux pratiques langagières, c'est-à-dire à l'étude de la parole en tant que phénomène culturel, le principe étant que l'usage de la langue est au moins aussi important que sa structure. Au centre de l'analyse, on trouve la communauté linguistique, ses ressources verbales et ses règles de communication, normes sous-tendant le fonctionnement des interactions dans un groupe donné. L'étude ethnographique de la langue vise à décrire le savoir dont ont besoin les participants à une interaction verbale et qu'ils utilisent pour communiquer l'un avec l'autre, leur compétence de communication<sup>37</sup>, qu'on va aborder maintenant à travers ce qu'on peut appeler *une culture interstitielle*.

## Une culture interstitielle

Les pratiques langagières des banlieues ont été vues dans le cadre plus général d'une culture interstitielle<sup>38</sup>, développée dans quatre directions à partir des années quatre-vingt-dix: musicale: le rap, graphique: les tags,

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> *Ibid.*, pp. 103-104; Françoise GADET, *La variation sociale en français*, Paris, Ophrys, 2003, p. 86; Zsuzsanna FAGYAL, "La prosodie du français populaire des jeunes: traits héréditaires et novateurs", *Le français aujourd'hui*, n. 143, 2003, pp. 47-55.

<sup>35</sup> Françoise GADET, "'Français populaire': un classificateur déclassant?", cit.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>37</sup> Dell HYMES, *Vers la compétence de communication*, Paris, Hatier, CREDIF, 1984.

<sup>38</sup> Louis-Jean CALVET, *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot, 1994; David LÉPOUTRE, *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.

vestimentaire: par l'ostentation de la tenue et linguistique: le verlan notamment. Le verlan ne se limite pas à un simple procédé de codage formel, qui inverserait la norme sociale dominante. Il se distingue très nettement des argots à clés ou argots d'école, par son lexique et ses fonctions. Si les adolescents qui parlent le verlan sont peut-être les plus déviants par rapport aux normes sociales et scolaires en particulier, ils sont aussi les mieux intégrés au groupe des pairs et à sa culture. L'importance du groupe des pairs dans la socialisation des jeunes a été soulignée<sup>39</sup>. Ces pratiques langagières, et notamment le verlan, sont aptes à exprimer le vécu et l'expérience de la rue: les différentes activités délinquantes ou non, la toxicomanie, la sexualité, les relations interethniques, l'argent, la duplicité et la tromperie, la bagarre ... Nourries d'emprunts, elles reflètent les communautés pluriethniques des banlieues. La culture des rues, son code de conduite s'apprennent en partie à travers les catégories du verlan. Ludique, initiatique, cryptique, le verlan a une fonction identitaire qui a été largement signalée et, ce, dès le début des années quatre-vingt<sup>40</sup>. La grossièreté et l'obscénité sont aussi caractéristiques et très présentes dans les échanges comme souvent dans les parlars adolescents. Cette rhétorique de l'obscène s'explique par son rapport d'opposition explicite à la norme dominante, les mots grossiers ou obscènes sont légitimés parce qu'ils sont proscrits. Ils sont *virilisants* pour les garçons et *potentialisants* (donnant l'apparence de la force) pour les filles, qui les utilisent. On y retrouve aussi une forme de provocation générationnelle, contrastant avec le style des adultes, tant par le registre, que par l'exubérance et la volubilité, dans le volume sonore ou le débit, qui relève d'une culture de l'éloquence, venant de traditions populaires maghrébines et africaines<sup>41</sup>. La parole est souvent théâtralisée, mise en scène et exposée au jugement des pairs. C'est dans ce contexte que prennent place les insultes rituelles ou vanes, actes de parole qui appartiennent à la culture des rues<sup>42</sup>. Le principe des vanes s'appuie sur la distance symbolique, qui autorise la raillerie ou même l'insulte, sans conséquences fâcheuses<sup>43</sup>. Si la pratique de la vanne est présente dans divers groupes sociaux, elle est un véritable jeu rituel, souvent grossier voire obscène, qui s'apparente aux *dirty dozens*<sup>44</sup>, noires américaines, et se caractérise notamment par les vanes référencées, concernant la famille et particulièrement la mère. Elles se définissent par la notion même de série comme l'indique le terme *dozen*<sup>45</sup>. Cette pratique semble

<sup>39</sup> Jacqueline BILLIEZ, art. cit.

<sup>40</sup> Christian BACHMANN, Luc BASIER, "Le verlan, argot d'école ou langue des keums", *Mots*, n. 8, 1984, pp. 169-187; Jacqueline BILLIEZ, art. cit.; David LEPOUTRE, *Op. cit.*

<sup>41</sup> David LEPOUTRE, *Op. cit.*, p. 176.

<sup>42</sup> William LABOV, *Le parler ordinaire: la langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Minuit, 1993.

<sup>43</sup> David LEPOUTRE, *Op. cit.*, pp. 173-174.

<sup>44</sup> Les *Dirty Dozen* sont des insultes rituelles, caractéristiques de la culture des rues, pratiquées dans les ghettos des grandes villes américaines. Le terme *dozen* souligne la sérialité et la dimension ludique de ces échanges, cf. David LEPOUTRE, *Op. cit.*, pp. 174-175.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 175.



apparaître en France dans les années soixante, notamment les plaisanteries sur la famille, avec la vague d'immigration maghrébine. Elle s'est amplifiée dans les années quatre-vingt, avec l'immigration africaine. Elle s'inscrit dans de nombreuses traditions populaires, relevant des cultures d'origine des migrants. La vanne est ludique et se pratique entre pairs, en dehors des adultes, alors que l'insulte est une arme de combat, qui n'apparaît que lorsque l'interaction prend une tournure conflictuelle. La vanne comme l'insulte sont marquées par leur outrance. On notera l'opposition des représentations des filles et des garçons sur le parler *ratonne* ou *caillera*, les garçons insistant sur les fonctions ludiques ou identitaires de ce parler, et les filles sur sa dimension générationnelle et situationnelle<sup>46</sup>.

Tout ceci amène à souligner que les pratiques langagières, loin d'être homogènes, relèvent de styles différents correspondant à des objectifs communicatifs particuliers<sup>47</sup>.

Banlieue: parler véhiculaire interethnique et déprolétarianisation

La notion de parler véhiculaire interethnique s'avère particulièrement opératoire ici pour caractériser le parler des jeunes de banlieues. Il est un *we code*<sup>48</sup>, c'est la langue des *Céfrans*<sup>49</sup>. C'est un véhiculaire, marqué par l'alternance des langues, qui s'oppose à la fois à la langue de l'école et à celle de la famille, où les langues d'origine sont plus présentes<sup>50</sup>. Opératoire, cette notion de parler véhiculaire interethnique l'est aussi pour désigner l'hybridation et le métissage, qui renvoient à la dimension pluriethnique du groupe de pairs, et à l'hétérogénéité de ce parler. Jacqueline BILLIEZ donne l'exemple de l'articulation constrictive sourde et forte du [R], destinée à produire une coloration arabe<sup>51</sup>. La notion reflète le type de composition pluriethnique du groupe des pairs, mais aussi, par la force des choses, du quartier.

C'est à ce stade que le trait populaire mérite d'être analysé. La notion de français populaire n'est pas claire, dans son opposition avec le français familier: "usage de toutes les classes dans des contextes peu surveillés"<sup>52</sup>. Elle est plus interprétative que descriptive<sup>53</sup> et relève du stéréotype social. Le terme ne parvient pas à se débarrasser de sa fonction déclassante, et l'objet qu'il désigne est mal identifié. Cependant, la notion résiste, ce qui signale son caractère problématique<sup>54</sup>. Peut-être faut-il en chercher la raison ailleurs. L'hypothèse, défendue ici, est qu'une des explications résiderait dans les recomposi-

<sup>46</sup> Jacqueline BILLIEZ, Patricia LAMBERT, "La différenciation langagière filles/garçons: vue par des filles et des garçons", in Dominique CAUBET, Jacqueline BILLIEZ, Thierry BULOT, Isabelle LÉGLISE, Catherine MILLER, *Op. cit.*, pp. 173-184: p. 182.

<sup>47</sup> Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, *Les interactions verbales*, t. 1, Paris, Colin, 1990, p. 60.

<sup>48</sup> John J. GUMPERZ, *Sociolinguistique interactionnelle: une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan, 1989.

<sup>49</sup> Boris SÉGUIN, Frédéric TEILLARD, *Les Céfrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*, Paris, Calmann-Lévy, 1996. *Céfran*, verlan de français.

<sup>50</sup> Jacqueline BILLIEZ, art. cit., p. 117.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>52</sup> Françoise GADET, *Le français populaire*, Paris, PUF, 1992, p. 122.

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> Françoise GADET, "Français populaire: un classificateur déclassant?", cit., p. 113.

tions sociales de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et dans la restructuration des milieux populaires.

## La déprolétarianisation

Il convient, en effet, de tenir compte d'un phénomène apparu dans les années soixante-dix, qui est celui de la dilution de la classe ouvrière, du fait de la *déprolétarianisation* et de l'affaiblissement des liens sociaux, qui caractérisaient les faubourgs ouvriers, et étaient fondés sur l'identification à une communauté de destins<sup>55</sup>. La classe ouvrière traditionnelle s'est trouvée déstabilisée, par les transformations du travail, le poids du chômage, et l'apparition d'une forte proportion de travailleurs pauvres, qui ont désorganisé son mode de reproduction, et ont contribué à l'augmentation de la fragmentation sociale et de la précarité. Loïc WACQUANT parle même de salariat désocialisé, notamment en raison de l'affaiblissement des mécanismes de protection sociale, et de la désorganisation de ce nouveau salariat, liée à la disparition du cadre social et temporel commun, fourni par l'emploi<sup>56</sup>. On ne peut donc plus parler dans ce contexte d'homogénéité sociale, sinon de manière faible, par un trait négatif: la marginalité. C'est la raison pour laquelle définir l'espace de la banlieue comme la concentration territoriale des personnes les plus pauvres<sup>57</sup> semble significatif. De même, la notion de français des banlieues, dans la mesure où elle recouvre les mécanismes de minorisation-stigmatisation et la ségrégation spatiale, semble pertinente et plus adaptée à l'objet qu'on tente d'approcher que celle de langue des jeunes, même s'il y a une porosité, en particulier dans le lexique. Mais on peut penser que le caractère spécifique des pratiques langagières de ces jeunes, leur identification au quartier, reflètent un repli sur le groupe, et une forte contestation des institutions d'une part, et de la langue légitime, d'autre part. La fonction cryptique de ce parler vise à souder la communauté, à affirmer le *we code* et à exclure ceux qui ne peuvent s'intégrer au groupe, c'est-à-dire les adultes et les autres jeunes. Il a été montré, toutefois, que des mots du lexique arabe pouvaient être utilisés, voire pastichés par des jeunes de toute origine ethnique<sup>58</sup> et les textes de certains groupes de rap pratiquent de manière systématique l'alternance des langues, et la poétisent<sup>59</sup>. On peut y voir le signe que l'identité jeune et anti-adulte prime sur le lien à une communauté<sup>60</sup>. Enfin, la complexité de la situation des

<sup>55</sup> Loïc WACQUANT, *Parias urbains. Ghettos. Banlieues. État*, Paris, La Découverte, 2006, p. 279.

<sup>56</sup> *Ibid.*, pp. 274-275.

<sup>57</sup> Éric MAURIN, *Le ghetto français. Enquête sur le séparatisme social*, Paris, Seuil ("La république des idées"), 2004, p. 15.

<sup>58</sup> Louise DABÈNE, Jacqueline BILLIEZ, "Le parler des jeunes issus de l'immigration", in Geneviève VERMES, Josiane BOUTET (dir.), *France, pays multilingue*, t. 2, Paris, L'Harmattan, 1988, pp. 62-77; Jacqueline BILLIEZ, art. cit., p. 120.

<sup>59</sup> Jacqueline BILLIEZ, *De la didactique des langues à la didactique du plurilinguisme: hommage à Louise Dabène*, Grenoble, Université Stendhal-Grenoble III, 1998.

<sup>60</sup> Françoise GADET, "Français populaire: un classificateur déclassant?", cit., p. 112.



jeunes dont on parle ici est fondamentalement hétérogène, et ce fait rend difficile d'en parler globalement<sup>61</sup>.

### Banlieue: une catégorie contestable?

Le terme banlieue est donc discutable. Il peut être considéré comme une désignation impropre<sup>62</sup>, et son objet, tout aussi problématique que celui que tente de désigner le terme populaire. De plus, la caractérisation négative attachée à l'espace est éminemment variable et fluctuante dans le temps. Au XIX<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, certains centres des villes étaient aussi déshérités que les banlieues actuelles, ce qui n'excluait pas l'existence des faubourgs mal famés. Certains quartiers urbains, qui ne sont pas à la périphérie, connaissent aussi les mêmes problèmes. Peut-être est-ce une situation plus manifeste en Île-de-France, où la densité urbaine est plus forte, véritable archipel urbain<sup>63</sup>. Les émeutes de novembre 2005 incitent cependant à conserver le terme banlieue, au moins provisoirement, parce qu'il paraît identifier un objet social spécifique stigmatisé et déshérité. On peut dire, au sujet du français des banlieues, ce que Françoise GADET écrivait au sujet du français populaire, à savoir qu'il s'agit d'un usage non standard stigmatisé par le regard social<sup>64</sup>, et ce, d'autant plus que le locuteur s'y prêtera. Seuls certains traits liés aux locuteurs, socialement désignés comme étant de la banlieue, se démarquent et ne relèvent pas du français branché, familier des jeunes: ce sont les pratiques langagières que l'on vient de voir et l'hybridation. On distinguera donc un parler des jeunes, largement diffusé dans toutes les classes sociales et des traits spécifiques, qu'on dira de banlieue, tenant beaucoup aux locuteurs. Ces traits spécifiques expriment la relégation sociale et les liens avec le quartier et le groupe de pairs. On peut aussi conclure à l'existence de deux sociolectes urbains générationnels dans une relation de contiguïté-continuité entre lesquels se trouve un seuil dont la perception peut être imputée à des représentations sociales multiples<sup>65</sup>. Pour conclure sur ce point, on peut se demander s'il n'y a pas un parler générationnel commun, avec une saillance, chez certains locuteurs, d'opérateurs d'herméticité, comme le verlan, ou d'identité, l'hybridation, par exemple.

<sup>61</sup> Jacqueline BILLIEZ, *De la didactique des langues à la didactique du plurilinguisme*, cit., p. 221.

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> Pierre ZEMBRI, "Les nouvelles périphéries urbaines: pour une relativisation de la notion classique de banlieue", in Marie-Madeleine BERTUCCI, Violaine HOUDART-MEROT (dir.), *Situations de banlieues. Enseignement, langues, cultures*, Lyon, INRP, 2005, pp. 39-45: p. 40.

<sup>64</sup> Françoise GADET, *Le français populaire*, cit., p. 27.

<sup>65</sup> Cyril TRIMAILLE, Jacqueline BILLIEZ, art. cit., p. 224.

## Hybridation et métissage

L'hybridation, le métissage linguistique, constituent le second trait caractérisant le français des banlieues. On soulignera, notamment, les emprunts et les processus de calque sur le français: le mot turc *Kif* devient *kiffer* en français, par ajout du suffixe de verbe -er, et se conjugue. Il s'est imposé dans l'usage aujourd'hui et sa fortune dépasse largement le cadre de la banlieue, à condition de considérer que le seul signe est significatif. Les pratiques sont sans doute différentes d'un groupe à l'autre. Le métissage peut aussi donner des termes hybrides, comme *bledman* d'un emprunt à l'arabe *bled* et à l'anglais *man*, sur le modèle d'une structure syntaxique anglaise, le déterminant étant avant le déterminé. Fabienne HERNANDEZ<sup>66</sup> souligne que les parlers varient d'une cité à l'autre, ce qui confirme la dimension identitaire forte et le sentiment d'appartenance au quartier, soulignés par les linguistes<sup>67</sup>. À Châtillon, on parle le *Tillon*, défini comme un verlan de verlan [écoute > coute > teck] et à Montreuil le *Treuilmon* dont les suffixations en [-av] sont influencées par le tzigane: "je bédav: je fume". Elle insiste par ailleurs sur l'identification au lieu et les oppositions socioéconomiques entre quartiers:

Les NAP (Neuilly-Auteuil-Passy) parlent français dans le texte tandis que les CAS (Châtillon- Aubervilliers-Stains ) lepar cefran (parlent français) dans leur contexte. [...] Hé toi, dis-moi quelle langue tu causes, je te dirai de quelle France tu es?<sup>68</sup>

Les auteurs de *Tchatche de banlieue* signalent la présence du *veul*<sup>69</sup>, concurrent du verlan devenu trop commun, dans la banlieue sud de Paris: *Comme ça* donne en verlan *ça comme* et en *veul asmeuk*. Certains locuteurs affirment utiliser le verlan pour d'autres langues que le français et confirment les changements d'un quartier à l'autre:

Il existe des verlans du Cap Vert et de l'arabe: ils ne disent pas les mêmes mots, ils les prononcent mal, chaque quartier a son langage; on apprend d'autres expressions que les autres utilisent, c'est marrant; on se passe le dico, c'est un jeu.<sup>70</sup>

On ajoutera pour conclure sur ce point que Jacqueline BILLIEZ et Cyril TRIMAILLE analysent le *veul* comme l'apparition d'une possible stratégie identitaire de *redifférenciation* chez les locuteurs, résultant de la folklorisation du verlan qui, de ce fait, a été neutralisé<sup>71</sup>.

<sup>66</sup> Cf. Fabienne HERNANDEZ, *Op. cit.*, p. 11.

<sup>67</sup> Jacqueline BILLIEZ, art. cit., p. 122.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>69</sup> Philippe PIERRE-ADOLPHE, Max MAMOUD, Georges-Olivier TZANOS, *Op. cit.*, p. 6.

<sup>70</sup> Marie-Madeleine BERTUCCI, "Les parlers jeunes en classe de français", *Le français aujourd'hui*, n. 143, 2003, pp. 25-34.

<sup>71</sup> Cyril TRIMAILLE, Jacqueline BILLIEZ, art. cit., p. 224.

## Une fonction identitaire

On a peu insisté, jusqu'à présent, sur le caractère pluriethnique de la banlieue. Or, il a été montré<sup>72</sup> que les regroupements communautaires dans les banlieues s'effectuaient selon des logiques ethniques, voire chez les jeunes Maghrébins, par des clivages internes au groupe "jeunes issus de l'immigration maghrébine"<sup>73</sup>. On observe, ici, un jeu complexe sur l'identité et l'altérité, qui se structure par des segmentations successives, et aboutit à la valorisation du même, et au rejet de l'autre, en passant par un processus de surdétermination ethnique. Ce dernier ne nuit pas forcément à l'unité du groupe de pairs, même s'il existe des conflits interethniques, et procède d'une volonté de se faire reconnaître, et de reconnaître l'autre en retour, dans un contexte pluriculturel<sup>74</sup>. En outre, l'affirmation de l'identité linguistique est solidement liée à l'identité ethnique, en relation avec la perception d'une intégration difficile, et toujours à construire, même après plusieurs générations<sup>75</sup>. Les jeunes de l'immigration maghrébine vivent, semble-t-il, plus douloureusement leur situation, que les jeunes migrants appartenant à d'autres communautés, ce qui se traduit par un sentiment d'exclusion, une relation conflictuelle au pays d'accueil, et un repli sur le groupe<sup>76</sup>.

Le recours à un discours métissé exprime cette conscience identitaire groupale, qu'on peut définir comme grégaire, limitée à quelques-uns, dont la forme exprime la volonté de limitation<sup>77</sup>. Fabienne MELLIANI note qu'il se déploie dans l'espace du quartier. Les jeunes disent avoir constamment recours à un discours métissé entre eux, et revenir au français, dès que les interactions changent, dans le cadre scolaire par exemple<sup>78</sup>. Les extraits de l'enquête<sup>79</sup> qui suit conduisent à faire la même observation.

À la question "Est-ce que tu parles verlan avec tes copains? Un peu, beaucoup, pas du tout": cinquante-trois élèves ont répondu: un peu, et trente-et-un: beaucoup. Le recours au verlan apparaît comme massif.

À la question "Est-ce que tu parlerais verlan à un professeur, un conseiller d'éducation, une infirmière, un médecin?", les réponses ont été les suivantes: soixante-neuf élèves ne parleraient pas verlan aux adultes mentionnés par respect, six élèves n'hésiteraient pas à utiliser le verlan, quatre le parleraient peut-être. Trente-sept n'ont pas répondu. Les explications données pour répondre à la question "Si non, pourquoi?" sont liées à l'impolitesse

<sup>72</sup> Louise DABÈNE, Jacqueline BILLIEZ, art. cit., p. 65; David LEPOUTRE, *Op. cit.*, p. 76; Fabienne MELLIANI, *La langue du quartier. Appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 166.

<sup>73</sup> *Ibid.*

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 173; David LEPOUTRE, *Op. cit.*, p. 78.

<sup>75</sup> Louise DABÈNE, Jacqueline BILLIEZ, art. cit., p. 65.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 64; Fabienne MELLIANI, *Op. cit.*, p. 78.

<sup>77</sup> Louis-Jean CALVET, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot, 1987, p. 79; Claude CAITUCOLI, Bernard ZONGO, "Éléments pour une description de l'argot des jeunes au Burkina Faso", in Claude CAITUCOLI (dir.), *Cahiers de linguistique sociale. Le français au Burkina Faso*, Mont-Saint-Aignan, Université de Rouen, 1993, pp. 129-143: p. 131.

<sup>78</sup> Fabienne MELLIANI, *Op. cit.*, pp. 177-178.

<sup>79</sup> Marie-Madeleine BERTUCCI, "Les parlars jeunes en classe de français", cit. L'enquête a été menée dans cinq classes de deux collèges du Val d'Oise, en région parisienne. 116 élèves ont répondu au questionnaire.

(quinze réponses), à la vulgarité (dix réponses), à l'incompréhension des adultes et à leur réprobation (trente-quatre réponses), au groupe de pairs (dix réponses). Quarante-et-un élèves n'ont pas répondu<sup>80</sup>.

La valeur identitaire est réaffirmée ici. Le verlan et le métissage linguistique rendent visible et audible la solidarité du groupe, et montrent qu'il n'y a pas de locuteur à style unique. Le processus a été étudié pour les jeunes issus de l'immigration maghrébine notamment<sup>81</sup>. On peut y voir le désir d'affirmer une nouvelle norme, dans un renversement symbolique de la langue dominante, et de construire une identité nouvelle, issue du métissage. Fabienne MELLIANI évoque à ce sujet une "francité à la maghrébine", une "maghrébinité à la française"<sup>82</sup>.

Fabienne MELLIANI voit, dans l'espace stigmatisé de la banlieue, la possibilité d'un processus d'intégration, fondé sur l'hétérogénéité linguistique<sup>83</sup>. Les études sont, peut-être, encore insuffisantes, pour évaluer le processus. Elle conclut, d'ailleurs, sur les risques d'enfermement linguistique, qu'encourent les jeunes, du fait de ces pratiques.

On peut postuler, cependant, que le métissage linguistique contient les germes d'une transformation sociale, en milieu urbain, liée à la communication interethnique, déjà signalée par Gabriel MANESSY<sup>84</sup>. Françoise GADET note, également, que le verlan et l'hybridation sont les deux seules vraies ruptures, par rapport aux formes héréditaires<sup>85</sup>, et qu'elles se situent dans l'innovation.

Pour conclure, on soulignera que tous les auteurs ne s'accordent pas sur le sujet, et que certains voient, surtout, le risque de stigmatisation et de relégation, encouru par les jeunes, et, d'autre part, un appauvrissement de la langue, comme en témoignent les lignes qui suivent d'Azouz BEGAG et Reynald ROSSINI<sup>86</sup>. Azouz BEGAG<sup>87</sup> voit, dans la langue des banlieues, une pratique du français, emblématique de l'allégeance à des pratiques langagières défensives d'un groupe minoritaire au plan linguistique, et une cause d'exclusion supplémentaire pour ces jeunes:

Le langage de ces jeunes des quartiers nous est apparu, après coup, comme un levier d'exclusion supplémentaire. Pour nous la question de l'enfermement, de l'exclusion ou de la réclusion est également pertinente du point de vue linguistique. Les textes écrits par les élèves des collèges sont évocateurs de sérieux problèmes de maîtrise de la langue française, qui font que, à terme, même les codes élémentaires de la communication avec la société sont méconnus.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>81</sup> Fabienne MELLIANI, *Op. cit.*, p. 179.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>84</sup> Gabriel MANESSY, "Modes de structuration des parlers urbains", in *Des langues et des villes. Actes du colloque international*, cit., pp. 727-730.

<sup>85</sup> Françoise GADET, "'Français populaire': un classificateur déclassant?", cit., p. 112.

<sup>86</sup> Azouz BEGAG, Reynald ROSSINI, *Du bon usage de la distance chez les sauvageons*, Paris, Seuil, 1999.

<sup>87</sup> Azouz BEGAG, "Trafic de mots en banlieue: du 'nique ta mère' au 'plaît-il?'" , *Migrants-formation*, n. 108, 1997, pp. 30-37: p. 36.

D'emblée, il nous paraît nécessaire de contenir les enthousiasmes qui décèlent dans la 'langue des banlieues' une source d'enrichissement de la langue française. L'existence de ce symptôme reflète une stigmatisation supplémentaire pour des jeunes déjà pénalisés dans leur accès à la société du centre-ville par leur adresse dans la cité et/ou leur faciès. Le constat que nous faisons [...] est celui d'un appauvrissement considérable des codes usuels de la communication.<sup>88</sup>

Les propos d'Azouz BEGAG sont emblématiques du débat autour du parler jeunes/parler des cités, et des amalgames, voire de la confusion qui y règne. Ses objections tiennent, d'abord, à une forme d'infraction à une norme implicite, à laquelle on s'opposerait, en faisant de ces questions un sujet d'étude. C'est l'enthousiasme qu'il évoque plus haut. On peut y lire, le cas échéant aussi, la crainte de voir arriver sur le devant de la scène la variation, et des pratiques autres que celles du français normé. C'est peut-être enfin l'idée que les locuteurs dont il est question ici, sont des jeunes, et aussi des élèves, souvent en échec scolaire, et en difficulté à l'écrit, analyse qui procède d'une vision réductrice des compétences supposées des élèves, qui implique d'abord que tous pratiquent *la langue des banlieues* et qu'ils ne sont pas aptes à maîtriser des répertoires verbaux distincts.

On ne prolongera pas plus avant cette discussion, mais elle souligne, outre la passion qui anime en France le débat sur la langue, les enjeux politiques et idéologiques de cette question des parlers jeunes/parlers des cités et surtout le poids de la norme, particulièrement lourd dans ce contexte.

On peut donc se demander, pour conclure, si la montée, en France, depuis les années quatre-vingt, des registres identitaires et ethniques n'a pas contribué à brouiller les clivages sociaux et linguistiques classiques. Or, la mondialisation et les phénomènes migratoires conduisent à repenser la question du lien social. Plus généralement, c'est la question de la reconfiguration des milieux populaires qui se trouve posée et qui émerge à travers la notion de banlieue, avec notamment le problème de la déprolétarianisation. La variation linguistique constitue une entrée pertinente pour aborder cette question. Elle est centrale car elle permet d'aborder les problèmes du français et les politiques linguistiques-éducatives, qui en dépendent, dans une perspective sociolinguistique, en faisant de la langue une question sociale.

<sup>88</sup> Azouz BEGAG, Reynald ROSSINI, *Op. cit.*, pp. 197-198.